

## Remarques d'occasion : un digestif en trois scènes

CALLUM McDONALD

*Ce qui suit prendra la forme d'un texte théâtral. Il sera écrit en vers et en prose. Il s'agit d'une création littéraire. Au moment de sa rédaction, je ne sais ni quelle forme le texte prendra ni ce qui en sera l'intrigue. Il se peut que ce soit un désastre complet. L'objectif de la pièce est de montrer le caractère aléatoire des perspectives d'un voyageur. Ce qu'on voit, on ne le voit que pour un instant et ensuite on s'en va. C'est au voyageur de créer une intrigue personnelle qui interprète le voyage ; les événements, les choses vues, etc., ne se livrent pas automatiquement à une seule interprétation. Pour donner un autre exemple, ce qui est pour moi un repas exceptionnel dans un restaurant parisien serait pour mon serveur un événement d'une banalité ineffable. Ainsi, j'aborderai quelques éléments de la vie parisienne en explorant les perspectives différentes que peuvent produire les mêmes événements.*

### Scène I

*Le rideau monte. L'action se passe en deux lieux. Côté cour, un supermarché en Indiana. Côté jardin, un Monoprix à Paris. Un mur invisible entre les deux. Sur un côté, deux gros Américains font leurs courses en silence dans l'allée des collations. Sur l'autre côté, deux jeunes Françaises achètent du fromage, du vin et du pâté à la caisse, bavardant de façon inaudible. Le haut-parleur annonce aux Américains des prix de vente pour la malbouffe. Alternant avec le haut-parleur, le caissier français lit à voix haute les prix des produits de luxe qu'achètent les Françaises. Les prix sont plus ou moins égaux dans les deux pays pour les produits respectifs. Sur l'avant-scène, côté jardin, un homme*

*qui porte un trench se met à parler au public après un quart d'heure de silence.*

*L'homme en trench :*

Pouvez-vous voir, amis, ces deux lieux commerciaux,  
Également remplis, peints comme des tableaux,  
Et dans lesquels trônent l'achat et le désir,  
Ces deux attitudes qui me verraient frémir.  
Et les choses ne sont-elles pas différentes ?  
Quelques bons fromages, près de deux euros trente,  
Plus qu'un excellent vin, tout à de très bas prix,  
Rien de ce pour quoi la santé a du mépris.  
L'Amérique, hélas, a mis les prix tout bas,  
D'abord pour tout ce dont le corps humain est las !  
Ce nouveau continent où le moindre délice,  
Coûtait autant qu'en France la plus rare épice.  
Peut-être est-il à cause de ce marché libre,  
Où la proie va aux grands, de véritables tigres !  
L'Amérique vendrait, substituant au brie,  
Du pain, si l'on osait, rempli de bran de scie.  
Peut-il être à cause de ce fait opposé :  
Que les grands n'offrent pas « bonne pour la santé ».  
Peu importe la cause, on voit que tout est clair :  
Pour le pauvre étudiant, rien de salulaire,  
Au pays de Colombe, il y a, infinie,  
Une bonté sucrée, causant l'épidémie  
De cette obésité qu'en France, ma patrie,  
Est défendue même au sein de Monoprix !

*Fin de scène I*

*La première scène porte sur le fait qu'en France une alimentation favorable à la santé semble coûter moins cher. L'alexandrin est là pour*

*prêter un ton sérieux à la scène et pour favoriser l'écriture d'un monologue. La division et le silence des gens qui magasinent signifient leur ignorance totale des autres modes de vivre (ce qui est, pour les Américains, quelque chose de tragique, ce qui demande un vers « tragique », donc l'alexandrin).*

## Scène II

*Sans changer de décor et sans interrompre les comédiens déjà présents, entrent le président de Gallimard, Antoine Gallimard; Allen, Richard et John Lane, les fondateurs de Penguin Books; et un commissionnaire chargé d'une boîte de livres. Ils se placent sur l'avant-scène devant le décor du magasin et ils gesticulent amicalement.*

*Allen Lane*

Ah, je crois voir le paradis :  
Ici, France, votre patrie !  
Des étagères, oh, si pleines !  
De beaux livres, non ? Étienne ?

*Le commissionnaire*

Bien sûr ! Indubitablement !  
Une énorme quantité, belle !  
Ici, là-bas, et pêle-mêle !  
V'là, je dis ce que je ressens.

*Il dépose sa boîte et il sort.*

*Richard et John Lane*

Ce pays est muni, mon frère :  
Éditions blanches, série noire...  
Ce magasin, c'est une foire !  
Rien ne manque, chez ce Gibert.

*Allen Lane*

Et sur mon île, l'Angleterre ?  
Français, heureux de ne pas croire :  
L'anglophonie, mon territoire,  
Dépourvu d'aspects littéraires.

Notre empire n'est pas parfait.  
Le soleil ne se couche pas ;  
Le lecteur ne se lève guère.  
Écoutez-moi, mes deux chers frères.

*Antoine Gallimard*

Anglais, bienvenue en France ;  
On lit Molière dès l'enfance.  
Vous, bouche bée, tous les trois frères,  
Voyant des piles de Voltaire.

De *L'Anabase* au grand *Zaïre*,  
Il y en a pour tous les âges.  
Aucune lecture de plage !  
Nos merveilles me font sourire.

*Richard et John Lane*

Même nos belles couvertures  
Ne répandent pas la lecture.  
Trouver un livre de Penguin,  
C'est chercher l'or dans les latrines.

*Antoine Gallimard*

Qu'un changement prenne lieu vite !  
Car de chez vous, je prendrais fuite.  
Ici, sur les murs de métro :

« Gallimard », annonce un héraut.

*Fin de scène II*

*La deuxième partie, écrite avec une attitude moins sérieuse, symbolise la grande différence entre la qualité des librairies françaises et canadiennes. En France, la littérature à bon marché prime, tandis qu'au Canada des romans « lecture de plage » semblent dominer les étagères. Les personnages choisis sont des métonymies pour les deux industries de livres linguistiques. D'ailleurs, entrer sur une scène déjà remplie de comédiens et de décor rappelle au spectateur le fait que voyager peut vous permettre des points de vue différents et presque aléatoires.*

**Scène III**

*Entendant le bruit d'un train, Gallimard et les Lane s'enfuient. Entrent deux gilets-jaunes, un homme et une femme; Napoléon III, sur un cheval jouet; Louis XIII; Louis XIV; Louis XV; Louis XVI; Hippolyte Taine; Jules Michelet; un soldat d'Austerlitz; trois touristes japonais; un bouquiniste avec son stand de livres; et le caissier d'une billetterie de métro.*

*Louis XIII*

Et alors ! Nous y sommes. Mais où sommes-nous ? Je connais les noms, mais pas les lieux. « Square Louis XIII ». Quel honneur. *Regardant une carte.* Autrement, je ne vois rien.

*Napoléon III*

À part. Devrais-je le lui dire ce que j'ai fait ?

*Louis XIII*

Bon. Rentrons au Louvre.

*Les trois touristes*

私たちも ! [Nous aussi ! *en japonais.*]

*Louis XIV*

Parbleu ! Suis-je en présence des délégués de Sa Majesté Impériale Kangxi ? Nous vous attendions ! Bien que ce soit peu commode, nous nous retirerons au Louvre. Vous êtes invités à vous joindre à la cour.

*Les trois touristes*

私たちはあなたが誰であるかわかりませんが、私たちはあなたについていきます !  
[Nous ne savons pas qui vous êtes, mais nous vous suivrons !]

*Se promenant en cercle sur scène.*

*Louis XV*

Oui, vous devez avoir raison. Pourtant, je ne descends que rarement à Paris, donc je ne m'attendais pas à ce luxe. Et qu'est-ce qu'il y a avec toutes ces places *rei publicae* ? Rome doit être encore plus à la mode maintenant ?

*Louis XVI*

*Nerveusement.*

Oui, je ne sais point...

Il semble aussi que l'alliance avec l'Autriche doit être en bonne santé, puisque je vois sans cesse ce nom d'Austerlitz.

*Napoléon III*

*Levant son doigt.* Euh ben...

*Le soldat d'Austerlitz*

*L'interrompant.* Je peux vous dire quelque chose au sujet d'Austerlitz. C'était un énorme massacre, entre la France et l'Autriche.

*Louis XVI*

Quoi !?

*Louis XIV*

Oui, normalement, c'est ça.

*Le soldat*

Oui, notre empereur nous a menés vers la gloire.

*Louis XV*

Votre empereur ? Vous êtes autrichien ?

*Le soldat*

Mais non...

*Louis XV*

Euh...

*Napoléon III*

Allons-y ! Cessez avec ces histoires ! C'est l'heure de pointe ; il faut se déplacer. Mes boulevards sont pleins de monde.

*Après quelques autres tours en cercle en silence.*

*Gilet-jaune 1*

*Causant avec gilet-jaune 2.* Mais oui, les grands, ils ne paient pas d'impôts<sup>1</sup>.

*Gilet-jaune 2*

Oué, c'est ça. Et nous, on crève, avec nos gosses sans bouffe.

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'une citation reprise d'un vrai gilet-jaune que l'auteur a entendu dans la rue.

*Louis XVI*

Regardez-moi cela : deux crétins. Ils critiquent l'aménagement des ordres dans notre société et le système de privilèges et de devoirs dans notre royaume.

*Louis XIV*

Oui, il faut faire quelque chose pour préserver l'harmonie de notre règne. Il y a ceux qui prient, ceux qui battent et ceux qui travaillent et on doit savoir où on se range. Si ça ne va pas, comme dit Horace, je pense, « Quiconque traverse la rue trouvera du travail ».

*Aux gilets-jaunes.* Hé ! Vous ! Ayez plus de respect pour vos maîtres !

*Gilet-jaune 1*

*Furieuse.* Mais qu'est-ce que tu racontes, toi ? Je bosse fort et je veux avoir plus que 10 euros à la fin du mois. T'es qui toi qui oses dire ça à moi ?

*Hippolyte Taine*

Attention ! Ce chemin est couvert de sang ! Ô, la révolution de 1793 ! Quelle horreur, quelle crise ! Ces deux personnes ne savent pas ce à quoi elles se mêlent. Tous ces endroits sont bâtis sur le sang, je vous le dis, sur le sang.

*Gilet-jaune2*

Qu'est-ce qu'il dit, ce mec ? L'histoire, je m'en mêle pas. Va-t'en ! Je m'occupe de moi-même, sur la place de la République. On lutte pour notre avenir.

*Louis XVI*

Mais qui leur a bâti toutes ces énormes places où se manifester ? Je ne comprends pas.

*Napoléon III*

Vous ne comprenez pas, non ! C'était pour lutter contre cette odeur répugnante, et le manque de lumière. Et bien, les petites ruelles aidaient à la révolution. C'était bien recherché, mes reconstructions.

*Louis XIV*

Oui, c'est justement pour cela que je suis parti vers Versailles.

*Napoléon III*

Ah, mais c'est une bonne idée. On peut aller voir le palais. *Au caissier de métro.* J'aimerais un paquet de dix à Versailles, le château.

Bon, on y va. *Le caissier lui murmure quelque chose à l'oreille.*

Qu'est-ce qui a ? Fermée ?

Il semble que la place de la République est fermée; il va falloir la détourner.

*Les gilets-jaunes*

*Crient de jubilation.*

*Jules Michelet*

Le peuple, ô le peuple ! Ce grand individu qui bat et qui vainc ! Je peux sentir le sang dans ses veines. L'esprit de la Révolution anime les esprits de ces bonshommes en jaune.

*Taine*

Arrêtez de dire des conneries !

*Bagarre entre les deux historiens.*

*L'un des touristes*

話し続ける人は誰ですか？モナリザを見に行きたいです。パリは歴史と文化の街です：層を取ると私たちはもっと見ることができます。それは偉人の一連の名前です。しかし私たちは最強です。私たちの目の前では、それらは大理石になるだけです。

私たちのカメラは囚人と同じように写真を撮ります。とりあえず理解できなくても消費します。過去の偉人は見るべきショーですが、私たちは観客です。[Qui sont ces gens qui ne cessent de parler? On veut aller voir la Mona Lisa en paix. Paris est une ville d'histoire et de culture : relevez une couche et on en voit davantage. C'est une série de noms de grands hommes; mais ce sont nous les plus forts. Sous nos yeux, ils ne deviennent que du marbre. Nos caméras prennent des photos comme avant on prenait des prisonniers. On prend, on voit et même si on ne comprend pas, on consomme. Les grands hommes du passé sont le spectacle à voir, mais c'est nous le public. C'est moi qui demeure vivant. Demandons à ces messieurs s'ils connaissent le chemin vers Versailles. Excuse me, sirs ?]

*Fin de la scène trois*

*Fin de la pièce*

*La troisième scène est une méditation sur l'histoire et les lieux historiques en France. Le va-et-vient des touristes se confond avec la grandeur d'énormes bâtiments et monuments en pierre qui nient ce va-et-vient. Marcher à Paris, c'est trouver une ville avec une histoire contrastée; cette contestation fait que les noms de lieux sont souvent politiquement en désaccord les uns avec les autres. Beaucoup d'oubli et d'analyse historique (ce que font les touristes japonais) dépolitisent ces lieux et les rendent soit « passés » et historiques (c'est-à-dire situé seulement dans un monde historique) soit « présents » et oubliés (c'est-à-dire situé seulement dans le présent, sans rapport au passé). J'ai voulu repolitiser ces lieux en redonnant le micro, si l'on veut, aux personnages historiques et aux historiens (et aux gilets-jaunes, qui les politisent de nouveau). Le passé et le présent parlent en même temps, se parlent et se contredisent, et c'est au centre de ce que j'ai voulu montrer ici.*